



LE R. P. ICARD, SUPÉRIEUR DE SAINT-SULPICE, DÉCÉDÉ

Le clergé français vient de faire une perte qui sera cruellement ressentie par un grand nombre de ses membres : M. l'abbé Icard, supérieur général de Saint-Sulpice, décédé le 20 novembre dernier, à l'âge de quatre-vingt huit ans.

Né en 1805, à Perthuis, dans le Vaucluse, l'abbé Icard avait été ordonné prêtre en 1828 et avait été immédiatement envoyé comme professeur au grand séminaire de Paris, où il enseigna le droit canon. Il devint ensuite directeur général des catéchismes de Saint-Sulpice, fonctions délicates qu'il garda pendant plus de vingt années et qui le mirent successivement en relations avec toutes les familles chrétiennes de cette immense paroisse. Le fruit de ces vingt et quelques années d'apostolat, d'une nature si difficile, a été consigné par lui dans un ouvrage très apprécié de tout le clergé : *Méthode des Catéchismes de Saint-Sulpice*.

Sous ses deux prédécesseurs à la direction de la congrégation, l'abbé Carrière—dont les commentaires sur la Bible font autorité—et l'abbé Caral, l'abbé Icard occupa le poste très important de directeur du grand séminaire de Paris, dont le titulaire actuel est un prêtre de grand mérite, l'abbé Biel.

Enfin, en 1875, l'abbé Icard succéda en titre à l'abbé Caral, qui donnait sa démission de supérieur général pour raisons de santé. Dans ce poste suprême, le nouveau supérieur publia d'innombrables et très intéressantes circulaires, un ouvrage important sur la *Doctrine de M. Olier*, créateur de l'ordre des Sulpiciens, et un livre à la dévotion de la sainte Vierge.

Le regretté supérieur de Saint-Sulpice avait été vicaire général de Paris sous Mgr Darboy et sous le cardinal Guibert. Lorsque Mgr Richard succéda, en 1881, au regretté prélat, l'abbé Icard con-

serva auprès de l'archevêque les mêmes fonctions et sa voix continua jusqu'à la fin à être très écoutée dans les conseils de l'archevêché.

AU TEMPS JADIS

ÉTUDES DE MŒURS

C'était un type drôle que le vieil Elie, conducteur d'élévateur à la manufacture H..., en l'an de grâce 189.... Et ceux qui l'ont connu ont gardé de lui un bien vivant souvenir. Je le vois encore avec ses larges épaules, se regardant l'une l'autre par derrière l'épiderme, ses robustes jarrets solides encore malgré les années, le tout surmonté d'une grosse, d'une énorme tête inclinant tantôt à droite tantôt à gauche, selon l'humeur ; avec sa barbe si drôlement taillée, sa barbe si cocassement semblable à celle d'un bouc suisse, avec sa grande bouche dont les extrémités s'allongeaient démesurément vers les organes auditifs, et des yeux où se lisait plus qu'un brin de simplicité.

Oui, un type singulier, en effet ; que tous aimaient, d'ailleurs, car c'était, au fond comme au bord, un bon bonhomme, venu un jour d'au-delà la ligne 45°, n'ayant pas même en poche la plus minime fortune que puisse posséder un sujet anglais : un cuivre à l'effigie de Sa Majesté britannique.

Oui, vraiment, un saint homme, aimant bien un peu la jasette, comme, du reste, tout homme ayant la langue bien pendue, et plus encore que la jasette. Sa fille Marie—dont le seul et mignon défaut consistait dans un manque absolu d'esprit—ainsi que sa petite nièce Colastie et Lucien son petit garçon, qui venait chaque midi lui porter,

dans la petite chaudière luisante de la soupe, du lard bouilli et de bonnes grosses tranches de pain blanc dont—soit dit entre parenthèses—il raffolait. Souvent, durant l'heure du dîner, il nous parlait du petit Lucien, l'espoir de sa vieillesse, son amour.

—Il sait lire, écrire, et compter jusque dans les millions, nous disait-il, avec un légitime orgueil. Le gars a bonne tête, et si ma fille Marie prenait seulement une couple de *bords* de plus à conduire, ah ! il en ferait un docteur !....

Chose drôle, le vieux, contrairement aux bipèdes de son espèce, n'avait pas en tête l'idée arrêtée d'en faire un jour un gros curé. Le type était si drôle !

—Mais pourtant, père Elie, vous ne songez donc plus au pays ? Vous, un homme habitué à vivre libre, le grenier toujours plein de grain et de farine, le saloir plein de lard et du pain sur la planche, vous ne regrettez pas un peu ce temps là ? Vous ne regrettez donc pas les beaux agneaux, les belles vaches grasses, les beaux chevaux *canayens*, après à la besogne et rapide à la course ?

—Hein !.... hein !.... faisait le vieux en détournant la tête, des greniers toujours pleins de grains et de farine, des saloirs pleins de lard, de beaux agneaux, de belles vaches grasses et des beaux chevaux ; nous connaissons, ça, oui.... Ah ! j'connais ça, allez, la culture ; tenez, j'connais ça. Une année ça récolte un peu, l'autre année, crac ! Et puis, il faut passer l'hiver comme ça, le ventre vide, pour travailler comme de pauvres diables. Ah ! oui, j'connais ça, et si j'avais pas été si fou, j'srais p'têtre pas si fou au jour d'aujourd'hui....

—Mais, père Elie, pour épargner le travail et faire de meilleures moissons, vous avez les méthodes pratiques, les inventions, les machines.

—Ah ! bah ! j'connais ça, allez ; c'est ça qui les ruine, les pauvres habitants, leur culture avec toutes ces belles machines là.

Et le vieux, se rappelant sans doute ces jours heureux où il n'avait ni grain ni farine dans le grenier, ni lard dans le saloir, semblait se promettre sur sa conscience de rester encore longtemps sur son élévateur.

C'était un bon diable, le vieux copain, et d'ordinaire ces contradictions de ma part ne le fâchaient point. Pour moi, ça m'amusait un peu ; car c'est chose bêtement monotone que la besogne de second contre-maître dans une manufacture de coton. Faire un pas, le défaire, en faire deux, les défaire, courir ici, courir là, commander les baboines et les fillettes, donner un ordre, puis se cambrer fièrement, en attendant que la chose se fasse. Voilà !

—Holà ! vous autres, flâneuses, enlevez moi ces bobines, changez-moi ce bord en 44, et vite !.... Bon !.... d'autres fuseaux maintenant, et vite, plus vite !.... Allons, le gars, balaie moi cette allée, et propre ! Vite ! vite ! plus vite !.... Bon ! bon ! c'est comme ça, le gars, c'est comme ça. Et vous autres, là-bas, ôtez-moi dix brins de ces ourdissons ; et changez en 50. Et vite !....

Et voilà !

Le second doit, pour se tenir à la hauteur de sa position, porter pantalon propre, chemise blanche, chaussure sans pièces et se raser tous les jours. Comme ça, il peut, prenant pour la circonstance son air le plus terrible, faire courber tous les fronts dans son petit royaume et rendre actifs les plus lents à la besogne. Comme je n'avais rien de tout cela, plus d'un joli minois riait de bon cœur de ma sévérité, montrant du coin de l'œil à sa voisine ma chemise vieille mode, mon pantalon râpé, ma barbe toujours longue et mes sempiternels souliers de cuir rouge.

J'étais donc second au *Spooling, Warping et Dressing Department* à la manufacture de coton H.... Tout frais sorti du collège, j'ignorais bien encore quelques petites choses dans le fonctionnement des machines et le roulement de la besogne, mais comme toute chose, après tout, ça s'apprend, et bref, avec un peu d'audace j'avais conquis l'emploi. Que les choses allassent pour le mieux, je ne le dirai point, me faisant scrupule de tromper sciemment mon prochain, mais ce qui est certain, c'est qu'on filait doux, quand j'ordonnais quelque chose. Les essieux criaient bien un peu, quelquefois ; les pivots des *spoolers* se payaient bien de temps en temps, pour m'agacer, le plaisir de blo-